NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

57 Nº 2 1930

La philosophie du primitif

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 110 - 126

https://www.nrt.be/it/articoli/la-philosophie-du-primitif-3344

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La Philosophie du Primitif

Avec une persévérance obstinée, M. Lévy-Bruhl s'efforce depuis vingt ans de promener la torche dans les ténèbres de l'âme primitive (1). En bon théoricien, il est parti d'une thèse, d'une thèse assez simple et qu'un artifice de vocabulaire a revêtue d'un peu de nouveauté. Puis il a cherché dans l'énorme littérature de l'ethnographie et de l'ethnologie un nombre assez suffisant de faits pour soutenir la thèse. Cette besogne de recrutement n'était pas trop difficile ; beaucoup d'ethnologues d'autrefois partageant eux-mêmes les doctrines dont s'inspirait M. Lévy-Bruhl et ayant, le plus naturellement du monde, trouvé chez les primitifs « ce qui devait être trouvé », la thèse de M. Lévy-Bruhl, bien escortée de références et encadrée de « faits observés », a pu s'acheminer, sous bonne garde, à travers le public des lecteurs. Par un phénomène assez fréquent, ces livres, auxquels les spécialistes avaient asséné des coups formidables et qu'ils avaient même parfois soumis à des critiques anéantissantes, ces livres descendus dans la zone de la littérature de vulgarisation y retrouvaient — et y retrouvent encore — un prestige incontesté. Qui donc, en France ou en Belgique, s'occupe de lire l'*Anthropos* et de vérifier ce que la vraie science pense des opinions de M. Lévy-Bruhl ? Qui donc se soucie, parmi le grand public, des ouvrages de Paul Radin (2) ou de Franz Boas (3) ? Qui donc s'inquiète de Lowie, et de son *Are we civilized* ? Pour ce gros public, que ni l'enseignement secondaire ni même l'Université n'ont initié aux questions d'ethnologie, les livres de M. Lévy-Bruhl, dans leur simplicité commode, apparaissent à la fois comme des encyclopédies magistrales et des résumés portatifs. La multitude

(1) *Les Fonctions mentales dans les Sociétés inférieures* (7e édition). *La Mentalité primitive* (5e édition). *L'âme primitive* (1927). Les trois volumes ont été publiés chez Alcan, Paris. — (2) Paul Radin. *Primitive man as Philosopher*. N. Y. Appleton, 1927. — (3) Franz Boas. *The mind of Primitive man*. N. Y. Macmillan, 1919.

des témoins invoqués et leur exotisme donnent facilement l'impression d'une enquête exhaustive. Au lieu de généralisations abstraites et impersonnelles, on voit à toutes les pages défiler des Papous, des Fang, des Esquimaux, des Herero, des Aïnos, des Palaungs, des Sema-Naga, des Thonga, des Maoris, et le lecteur, qui ne sait pas toujours combien ces mobilisations sont aujourd'hui commodes, en conclut que leur auteur est un grand souverain. Ses doctrines sont acceptées comme le dernier mot de la science. On s'en sert pour justifier des théories de colonisation — bien sommaires d'ailleurs — ; pour prôner la politique de ségrégation, pour élargir le fossé qui sépare le civilisé du sauvage et pour reléguer celui-ci aux frontières perdues de l'humanité.

Il n'est peut-être pas mauvais de redire — après beaucoup d'autres — que les doctrines de M. Lévy-Bruhl, toutes gravitant autour de sa thèse centrale, n'ont absolument rien de scientifique et qu'à part quelques épigones attardés de l'école française, elles sont unanimement rejetées par tous les ethnologues d'Europe et d'Amérique. Avec une sérénité parfaite, M. Lévy-Bruhl persiste à ignorer les critiques péremptoires qui ont salué l'apparition de chacun de ses volumes. Pas une ride de polémique, pas un souffle de controverse n'agite la surface paisible de ses exposés. Quand on l'écoute, on croirait qu'il se borne à mettre en formules claires ce que tout le monde pense au sujet des primitifs, et que, dans sa voix, c'est l'univers que l'on entend. Pas un seul des savants qui l'ont critiqué ne trouve place dans son abondante bibliographie ; pas un seul des observateurs consciencieux qui ont ruiné par la base toutes ses constructions idéologiques. On cherche vainement dans la *Mentalité primitive* ou dans l'*Ame primitive* le nom de Goldenweiser, celui de Lowie, ceux de Dornan, de Marett, de Radin, de Dennett, de Schmidt, d'Ankenbrandt, d'Andrew Lang, de Franz Boas (1), de Frances del Mar, de Griffith Taylor, pour ne

(1) Au moins l'indication du volume signalé ci-dessus.

citer qu'une petite poignée de monographies essentielles. Et pourtant, parmi ces auteurs, plusieurs ont pratiqué personnellement, pendant de longues années, les primitifs, et ils affirment que les théories de M. Lévy-Bruhl sont de simples fictions littéraires, absolument contredites par les faits. Paul Radin, par exemple, connu dans tout le monde des ethnologues par ses études sur les Winnebago, est extrêmement sévère pour les conclusions de M. Lévy-Bruhl (1). Ce dernier ne l'a même pas mentionné. Robert H. Lowie, écrivant trois ans avant l'*Ame primitive*, affirme, preuves à l'appui, que toute la doctrine fondamentale de M. Lévy-Bruhl est fausse, et cela *beyond the possibility of doubt* (2). Lui aussi est jeté aux oubliettes. Et cependant M. Lévy-Bruhl n'a jamais fait une seule enquête personnelle immédiate sur les primitifs dont il parle. Il ne cite aucun fait nouveau, aucune observation inédite. Il ne travaille que par compilation, par fiches prises de droite et de gauche, au hasard, dirait-on, dans la littérature ethnologique. Est-on impertinent en rappelant à un Professeur de Sorbonne le Discours de la Méthode et son quatrième précepte sur « les dénombrements si entiers et les revues si générales » que l'on reste « assuré de ne rien omettre » ? Au moins faudrait-il que les omissions ne fussent pas systématiques.

Il est vrai que pour un observateur attentif les œuvres de M. Lévy-Bruhl gardent quelques traces des critiques dont elles ont été l'objet, mais ce sont des traces peu franches. De même que les pachydermes, si abondants dans la faune du tertiaire, se muent en ruminants dans celle du quaternaire, un certain nombre de vocables compromettants sont remplacés depuis vingt ans dans les ouvrages de M. Lévy-Bruhl par des expressions moins vulnérables. Le prélogique

(1) Il résume ses longues critiques en ces quelques mots : « Nous pouvons maintenant saisir combien fausse a été l'antique affirmation, si malheureusement reprise par les livres très connus et tout à fait décevants de M. Lévy-Bruhl, à savoir que la mentalité de l'homme primitif diffère intrinsèquement de la nôtre... » *Op. cit.*, p. 387. — (2) *Primitive Religion*. N. Y. 1924, p. xv.

et le prélogisme, qui occupaient une place prépondérante dans les *Fonctions mentales chez les Sociétés inférieures*, se sont aujourd'hui considérablement raréfiés. C'est la « participation mystique » qui leur fait une concurrence victorieuse, mais le lecteur ordinaire, qui n'a pas le loisir de se livrer à ces études comparatives, est exposé à se méprendre et il ne perçoit pas aisément ces dégradations subtiles de nuances. Il n'est pas hors de propos de replacer encore une fois — à son usage — sous la loupe et dans la lumière crue des faits, les conclusions du savant professeur de philosophie, égaré depuis vingt ans sur les océans de l'ethnologie.

Une remarque de méthode s'impose tout d'abord. Qu'il s'agisse des *Fonctions mentales dans les Sociétés inférieures*, ou de la *Mentalité primitive* ou de l'*Ame primitive*, M. Lévy-Bruhl, travaillant sur les documents les plus disparates, a très persévéramment omis de les classer. C'est-à-dire que, de ce chef seul, toute la besogne est à refaire, le travail est sans valeur scientifique. Chacun sait, en effet, que pour toutes les disciplines documentaires, la première tâche et la plus malaisée est de trier, de classer, et de critiquer les données avant de les utiliser pour des reconstitutions d'ensemble. Quand il s'agit des primitifs, cette besogne est doublement nécessaire, car personne ne sait au juste ce qu'il faut entendre par primitifs ni par quels critères sûrs et pratiques on juge que telle société est « inférieure ». La seule définition nette et sensée, qui ait été donnée du primitif, c'est celle de Lowie (1), mais précisément M. Lévy-Bruhl l'ignore. Dès lors l'objet même dont il parle est incertain et nous voyons, comme aux beaux temps de Tylor et d'Herbert Spencer, les données les plus hétéroclites, amenées de tous les coins de l'horizon, pour nous éclairer sur la manière de penser et de vivre du « primitif ». Les Maoris, avec leur cosmogonie et leur

(1) *Ibid.*, p. IX : « Illiterate people of the world ». C'est elle qu'admet également Radin.

philosophie très développées, vont rejoindre dans cette chaudière de Macbeth les Alakaloufs moribonds de la Terre de Feu ; les Esquimaux du détroit de Behring se trouvent voisins des Basuto du Sud africain ; les Papous de la Mélanésie sont associés aux Cherokees ou aux Abipones. On présume, sans même essayer de justifier l'énormité de l'hypothèse, qu'en dessous d'un certain niveau l'humanité n'est pas différenciée et que le primitif, toujours identique à lui-même, sous la réserve de quelques petits détails sans valeur, forme une masse homogène dont tous les éléments s'éclairent et se soutiennent les uns les autres. Cependant, si la théorie de Griffith Taylor (1) est vraie, si les différences de races sont dues avant tout à des différences de milieu (*environment*) il est monstrueux de supposer interchangeables les Esquimaux de la baie d'Hudson et les Pygmées du centre africain ; les nomades chasseurs du Far West et les rudes paysans sédentaires du désert de Kalahari. M. Lévy-Bruhl, qui ignore Taylor, ne s'embarrasse pas de tant de scrupules. Il met à la base de toute sa doctrine le dogme indiscuté — et notoirement faux — de l'homogénéité des primitifs. C'est à peu près comme si on s'avisait de décrire *l'habitation* du primitif, en portant sur le même dessin le *tipi* d'écorce de quelques tribus Peaux-Rouges, l'*iglou* de neige des Esquimaux, la hutte rectangulaire des Maoris, la cave hypogée des *cliff-dwellers* Taruhamaras, la cabane circulaire des Bantous de l'Ouest africain, et la tente de toile des chameliers du Sahara, sans parler de la pirogue ou de la plate-forme arboricole.

La langue des primitifs n'existe pas. Celui qui voudrait écrire une grammaire ou un dictionnaire « primitif » serait la risée de tous les linguistes. *L*'outillage primitif n'existe pas. Nous connaissons plus de cent méthodes « primitives » d'obtenir du feu. Le boomerang australien, le propulseur esquimau, l'arc, le casse-tête, la fronde, les *bolas*, etc... sont tous des acquisitions particulières à tel ou tel groupe. *La*

(1) *Environment and Race*. Oxf. Univ. Press, 1927, p. 5 et p. 341. « Race prejudice... is but another name for ethnological ignorance ».

musique primitive n'existe pas, pas plus que la technique, ou l'organisation sociale. Ni le totémisme, ni le matriarcat, ni le tabou, ni le culte iconique, ni la couvade, ni la circoncision, ni rien enfin n'est universel chez les primitifs. *La* nourriture du primitif n'existe pas, pas plus que la cosmogonie ou le caractère. Même dans une région géographiquement restreinte, on trouve les types de cultures et les mentalités les plus diverses : l'homme de la forêt, le pygmée, craintif, défiant, peu artiste, et peu sociable ; l'homme de la savane ou de la brousse, paysan de joyeuse humeur, vaniteux, sociable, ami des danses, des chants et des palabres ; l'homme du désert réfléchi, soucieux, volontiers hautain, ennemi des foules et aussi endurant aux longues fatigues que ses chameaux. Allons-nous prendre pour des descriptions scientifiques de prétendus portraits du primitif, obtenus par accumulation sur un seul visage de tous ces traits disparates ! C'est pourtant cette méthode illusoire que, d'un bout à l'autre de ces trois gros volumes, M. Lévy-Bruhl applique sans sourciller. Alors que tout le progrès des études ethnologiques, depuis trente ans, a été réalisé par l'abandon définitif de ces procédés littéraires ; alors que, de plus en plus, grâce à la théorie des cycles culturels, on a différencié intelligemment la masse confuse des « primitifs » ou des « sauvages ». M. Lévy-Bruhl a l'air de croire qu'on peut toujours en rester aux errements — et aux erreurs — de l'évolutionisme spencérien, et sa méthode, qui n'a rien oublié, se refuse à rien apprendre.

En fait, il faut bien le redire puisqu'on s'obstine à méconnaître cette évidence, la marche de l'évolution humaine ne la conduit pas du tout vers des différenciations progressives mais vers l'unification croissante. Au lieu de voir chez les primitifs une masse plus ou moins amorphe dans laquelle le progrès opérerait graduellement des clivages et qu'il sectionnerait en compartiments, il faut plutôt renverser la perspective. Plus nous remontons le cours des siècles, plus nous rencontrons des blocs

hétérogènes, et, en dehors de tout jeu de mots facile, c'est en allant vers les origines qu'on a le plus de chance de rencontrer beaucoup d'originaux. L'homme de Neanderthal est plus différent du Magdalénien que celui-ci ne l'est de n'importe quel type humain actuel. Les langues parlées au XVI^e^ siècle sur les rives du Parana, du Pilcomayo ou du Vermejo étaient plus nombreuses et plus différentes les unes des autres que toutes celles qu'on parle aujourd'hui en Europe (1) ! Le régime alimentaire du civilisé est à peu près le même sous toutes les latitudes, à part quelques concessions faites au climat ; mais quand les Pieds-noirs, au début du XX^e^ siècle, se décidèrent à « vivre à la manière de l'homme blanc » et à se laisser parquer dans une « réserve », la seule odeur du lait de vache ou du pain de froment, donnait de formidables et immédiates nausées à ces mangeurs de buffles sauvages (2). La civilisation agit partout comme une grande force de nivellement et un irrésistible facteur d'unification. C'est toujours en dessous d'elle ou à côté d'elle qu'il faut aller chercher l'expression spontanée de l'animal « ondoyant et divers », comme c'est en dessous ou à côté des langues littéraires qu'il faut aller découvrir l'originalité foisonnante et savoureuse des patois régionaux.

C'est donc une erreur énorme que de supposer un « primitif » indifférencié et, sans essayer même de classer ses différents types ou de repérer ses différents niveaux, de se mettre tout de go à nous le décrire.

Il y a mieux encore. Pour le décrire, M. Lévy-Bruhl qui ne peut pas l'atteindre directement — puisque le primitif ne fréquente guère les couloirs de la Sorbonne — M. Lévy-Bruhl n'a donc qu'une ressource : interroger les témoins. Il les fait défiler, pêle-mêle, dans son bureau d'ethnologue bienveillant. Le procédé de composition de ses ouvrages est visible à l'œil nu. Pas plus ici qu'ailleurs, il ne se préoccupe d'être complet, estimant sans doute que la littérature

(1) Cf. FERNANDEZ-HERRAN. *Historica Relatio de apostolicis missionibus... apud Chiquitos, Paraguoriae populos.* 1733, p. 29 et 30. — (2) Cf. *Long Lance. An autobiography of an Indian Chief.*

ethnologique est un abîme inépuisable. D'ailleurs, puisque par hypothèse les primitifs sont les mêmes dans tous les pays, il suffira d'*illustrer* par des exemples les affirmations de la doctrine. Et il est toujours permis de choisir quand on illustre.

Ce sera donc au hasard des rencontres et des lectures — on dirait même parfois au hasard de quelques fouilles pratiquées dans des rayons de bibliothèques — que la documentation est recueillie. Les lacunes en sont simplement stupéfiantes. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler comment les adversaires des opinions de M. Lévy-Bruhl sont noyés dans le silence ; mais, en dehors de toute polémique, par distraction ou par pure négligence, les ouvrages les plus capitaux sont omis. Quand on parle du primitif, il semble que le premier témoin à consulter soit le primitif lui-même. Aujourd'hui toute une littérature existe déjà, bien authentique, et dans laquelle c'est le primitif lui-même qui parle et qui s'explique. L'autobiographie de *Long Lance* a paru trop tard pour que M. Lévy-Bruhl pût l'utiliser. A elle seule, elle jette d'ailleurs par terre toute la théorie du primitif « prélogique », indifférent aux formes des êtres, « ne riant pas, insensible au ridicule, fondu dans le groupe social, sans individualité propre, sans capacité de raisonnement abstrait, sans perception nette de la loi de causalité, sans la moindre idée d'une métaphysique spiritualiste », vivant dans un monde mystique, sans commune mesure avec notre mode de penser et d'agir. Mais bien avant *Long Lance*, nous avions *Crashing Thunder*, autobiographie éditée par Paul Radin, nous avions l'*Indian Book* éditée par Nathalie Curtis (Mrs Burlin) et qui ne contient rien que des choses indiennes racontées par les Peaux-Rouges ; nous avions *Frank la Flesche*, Indien lui-même (39th *Report of the Bureau of American Ethnology*) et une dizaine d'autres ; nous avions les protestations des Maori, par exemple celle de *Hohepa Te Rake* en tête du *Maori Symbolism;* nous avions de Nathalie Curtis encore les *Songs and Tales from the Dark Continent;* sans parler

du Folk-lore des Bushmen, recueilli avec un soin admirable par Bleek, celui des Santal Parganas par Bompas, etc... etc... Toute cette littérature de source immédiate, M. Lévy-Bruhl l'ignore ou la dédaigne. Inutile d'ajouter que sur les Peaux-Rouges on ne trouve aucune trace des travaux — indispensables à tout chercheur — de Catlin ou de Schoolcraft. Ce ne sont là que des exemples. Notre but n'est pas ici de mesurer l'ampleur des lacunes d'information de M. Lévy-Bruhl ethnologue, mais uniquement de faire voir combien ces lacunes sont béantes.

Travaillant avec une méthode aussi délibérément antiscientifique, il n'est pas étonnant que M. Lévy-Bruhl aboutisse à des conclusions, démenties par les faits les plus éclatants. Nous avons eu l'occasion de dire jadis (1) que la *Mentalité Primitive*, telle qu'il la décrit, est un mythe littéraire, sans aucune base sérieuse d'observation et qui ne peut passer pour de la science que par un impardonnable abus de mot.

L'*Ame Primitive* ne marque, hélas ! aucun progrès sur son aînée. Le progrès ici aurait consisté à renverser la méthode et à mettre au pilon tout le mauvais travail antérieur. Au lieu de cette conversion, c'est une extension des erreurs de jadis que M. Lévy-Bruhl nous présente.

Dès le titre la confusion hâtive de la rédaction se manifeste. Il eût été difficile de choisir une appellation plus ambiguë. L'*Ame Primitive* paraît annoncer une étude de psychologie synthétique sur l'âme du primitif. Il n'en est rien. L'âme primitive signifie ici, pour M. Lévy-Bruhl, l'ensemble des notions, croyances, représentations que le primitif groupe autour de ce que nous appelons âme et qui — naturellement — ne signifie pour sa mentalité prélogique, rien de pareil. Il faut donc comprendre : l'âme d'après le primitif, et pas du tout : l'âme du primitif.

Ayant allumé cette lanterne, nous pouvons nous risquer

(1) Cf. *Revue des Questions scientifiques*, janvier 1923, *La mentalité des primitifs*, p. 146-165.

à l'intérieur du volume. Quand on en élague les « illustrations », c'est-à-dire les exemples empruntés à la littérature ethnologique, les conclusions en apparaissent dans toute leur indigente nudité. M. Lévy-Bruhl est parti de ce qu'il avait, non établi, mais affirmé dans son premier ouvrage sur les *Fonctions mentales chez les Sociétés Inférieures*.

Dès le début il était entendu que le primitif ne perçoit rien comme nous; que chez lui l'élément cognitif est presque submergé sous la vague émotionnelle; que son esprit est donc imperméable à l'expérience puisque les confirmations ou les démentis de celle-ci ne peuvent, de toute évidence, tomber que sur des constatations de son ordre et que le primitif est insensible aux réalités purement expérimentales, noyées par lui dans le *continuum* des participations mystiques. Le primitif était un prélogique, ce qui ne veut dire ni antilogique ni même logique, mais tout simplement réfractaire à la loi de contradiction ou au moins parfaitement indifférent à l'absurdité logique.

Il s'ensuit que pour le primitif la mort n'est jamais naturelle, car « où aurait-il pris la notion d'une mort naturelle », d'une mort conforme à la loi universelle de l'expérience, puisque l'expérience ne lui apprend rien et qu'il lui manque la première qualité de l'expérimentation la plus rudimentaire : la capacité de voir les choses comme elles sont?

Dès lors aussi c'est le caractère « mystique », ce sont les participations imaginaires des objets entre eux, qui ont seules de l'intérêt pour les primitifs. Les « formes des êtres », les caractères objectifs qui permettent de distinguer les différentes réalités sont sans grande importance pour lui : son attention est ailleurs. « Il n'a aucune idée des règnes de la nature, ni des propriétés fondamentales des êtres qui y sont rangés ». Il n'a pas la moindre idée d'une métaphysique spiritualiste.

Tous les êtres pour lui sont homogènes. Aucun n'est pure matière, encore moins pur esprit. Aussi la destinée de l'individu dans l'au delà ne cause au primitif aucune véri-

table inquiétude. Les indigènes ne savent donc ni ce que c'est que l'âme ni ce qu'est l'esprit. Sous les mots que les missionnaires ou les explorateurs ont traduit par ces vocables, le primitif a mis des notions irréductibles à nos idées et le quiproquo ne peut cesser qu'au moment où, de part et d'autre, on reconnaît ne pas parvenir à s'entendre.

La conclusion du dernier ouvrage de M. Lévy-Bruhl, l'*Ame Primitive*, ne pouvait donc être que fort négative. Après avoir recherché quelles notions les primitifs possèdent de leur vie, de leur âme, de leur personne, l'auteur déclare : « L'examen des faits m'a amené à reconnaître qu'ils n'en ont pas, à proprement parler, de notions. C'est en présence de « prénotions » que je me suis trouvé, c'est-à-dire, de représentations « qui correspondent de plus ou moins loin » à celles que les mêmes mots signifient pour nous (1).

Autant dire que dans la mentalité des primitifs il n'y a aucun équivalent pour nos idées de vie, d'âme, de personne, et par conséquent pour toutes celles qui en dérivent. C'est encore une fois la théorie de l'hiatus qui reparaît. L'esprit humain ne trouverait pas à passer graduellement des conceptions « primitives » aux conceptions « positives » et expérimentales des cultures civilisées. Le primitif est dominé par la loi de participation; le civilisé par la loi de contradiction.

La loi de participation, faisant tout rentrer dans tout et ne traçant aucune limite nette entre les différents ordres de réalités, amène le primitif à identifier de façon mystérieuse (pour nous) et prélogique les vivants et les morts, les noms et les choses, les présents et les absents, les individus et les groupes sociaux, les sujets et les objets, et à noyer toutes ces distinctions si primordiales et évidentes pour nous dans une identité aussi profonde que totale. Pour parler d'une âme, il faudrait la distinguer du corps dans un individu lui-même distinct de ses congénères, toutes opérations impossibles et impensables pour un primitif (2).

(1) *Op. cit.* Avant-propos. — (2) M. Lévy-Bruhl résume d'ailleurs de façon fort incorrecte la théorie de l'âme telle qu'elle serait admise « par nous », c'est-à-dire

Raisonner sur la vie, c'est d'abord l'envisager comme ayant commencé à un moment et devant se terminer à un autre, mais le primitif ne voit qu'une continuité entre les ancêtres et les vivants, et même, à proprement parler, il ne voit que des vivants : les ancêtres prolongeant dans des conditions spéciales leur existence, celle qu'ils menaient « au soleil ». Concevoir la personne, c'est l'isoler de son entourage, en faire un sujet indépendant, capable d'actions libres, et responsable de ses décisions. Rien de pareil dans la tête d'un primitif, nous dit-on. Pour lui la personne indépendante n'existe pas, c'est le clan qui l'absorbe. Ses actes, en apparence les plus spontanés et les plus réfléchis, ne viennent pas de lui seul et n'engagent pas sa responsabilité. Ils ne sont que les manifestations du « pouvoir » général et vague qui meut tout, et la preuve c'est qu'on imputera à n'importe qui, sur la foi d'une divination quelconque, la sécheresse ou l'inondation, la mort du bétail ou le succès d'une chasse, à laquelle il n'aura peut-être pas même pris part.

C'est ce thème facile que M. Lévy-Bruhl a repris, avec des variantes à peine perceptibles, dans chacun de ses trois ouvrages ethnologiques. Il voulait montrer que le primitif n'est pas un enfant et qu'il y a autre chose que de la « naïveté » absurde dans ses conceptions. Sur ce point il a raison, mais non par les raisons qu'il apporte.

D'ailleurs plus un ethnologue sérieux ne soutient aujourd'hui le caractère « puéril » des primitifs. La psychologie de l'enfant a elle-même fait quelques progrès depuis trente ans, et la mentalité enfantine, loin d'être ce qu'on croyait jadis : une pure plasticité, apparaît de plus en plus

par les missionnaires. Où a-t-il pris que ceux-ci « croient à la distinction de deux *substances* l'une corporelle et périssable, l'autre spirituelle et immortelle » et que la mort, en les séparant, « libère la substance spirituelle ou âme, *qui est l'individu véritable* ». Et plus loin « les missionnaires voient deux substances hétérogènes, temporairement unies » (*L'âme primitive*, p. 25 et 252). Il n'y a pas un seul missionnaire qui admette un aussi misérable cartésianisme. Et si M. Lévy-Bruhl est si peu à même de débrouiller la mentalité du missionnaire, dans les questions philosophiques qui sont sa spécialité professionnelle, à quelles aventures ne court-il pas en interprétant la mentalité de primitifs, dont il ignore jusqu'à la langue et qu'il n'a jamais vus.

comme un ensemble très cohérent, très systématique, dont l'éducation doit se garder de briser l'harmonie ou de méconnaître l'équilibre. Il était bien inutile d'écrire trois gros volumes et de compiler plusieurs douzaines de monographies pour nous dire qu'un chef Maori ou un Indien Peau-Rouge, ou un Esquimau, chasseur de phoques, ne vivraient pas un seul jour s'ils n'étaient que des enfants naïfs.

Mais M. Lévy-Bruhl a poussé ses conclusions bien au delà de ces observations élémentaires. Il a décrit le primitif comme un prélogique, incapable de comprendre comme nous l'essentiel de la vie, de la personne, de l'âme, de l'expérience, de l'activité, de la mort, de la famille, et donc de la morale et de la liberté, dépourvu de toute vraie métaphysique, insensible à la loi de contradiction, réfractaire à l'idée de causalité.

Et ici, il faut bien dire que son analyse est totalement erronée. Point par point, si on veut rester dans le vrai et rendre justice aux faits les mieux constatés, c'est tout juste l'opposé des affirmations de M. Lévy-Bruhl qu'il est nécessaire de tenir.

Le primitif, beaucoup mieux que le civilisé, distingue les propriétés *réelles*, expérimentales, des choses. Les ouvriers noirs, qui trient dans les alluvions diamantifères les graviers de la Forminière, au Kasaï, ont tout naturellement l'œil si exercé, que pas une fois sur mille ils ne se trompent en repérant le « petit caillou intéressant ».

Le « primitif » nomade, qui parcourt le désert, lit sur le sable beaucoup mieux que nous dans les livres. Et ce ne sont pas des « participations mystiques » qu'il y découvre. Ce sont les empreintes des chameaux. Avec une sûreté prodigieuse, il pourra dire si la caravane est du pays, d'où elle vient, si elle est fatiguée, ce qu'elle porte, à quelle allure elle chemine, quel est l'âge de chaque bête et l'état de santé des gens. Le berger du Sahara connaît individuellement la trace de ses 3 ou 4000 moutons (1). Le primitif est un

(1) Cf. Henry Hubert. *Influence du milieu sur les individus*, dans Outre-Mer. *Revue générale de Colonisation*, 1re année, 1929, p. 348 et 349

chasseur, un traqueur hors de pair. Il est tout à fait inutile de le tromper sur les qualités expérimentales et réelles du bois de l'arc ou de la fibre de corde ; sur l'efficacité d'un piège ou sur l'emplacement utile d'un affût. S'il n'était pas merveilleusement adapté à ce genre de connaissances réelles, croit-on vraiment que les conditions très dures dans lesquelles il doit défendre sa vie lui auraient permis d'exister depuis des siècles ?

M. Lévy-Bruhl n'ose pas nier que l'outillage du primitif ne soit souvent — toujours — très ingénieux, mais il passe très vite là-dessus, en déclarant que ce n'est pas à ces accessoires que le primitif s'intéresse. Rien n'est plus faux. Il suffit de voir avec quelle patience et quel amour cet outillage est préparé, perfectionné, fignolé même.

Les barques des Maoris, les raquettes des Peaux-Rouges, les kayaks des Esquimaux, les peaux des tipis, les nasses, les hameçons, les flèches, les pots, les meules, etc... tout ce qui assure la vie ou le confort modeste du primitif, sont, de toute évidence, sa première et grande préoccupation.

Et comment les Maoris auraient-ils pu modifier instantanément, et de la façon la plus ingénieuse, leurs procédés de défense lorsque, pour la première fois, on fit jouer contre eux l'artillerie anglaise, s'ils étaient réfractaires à la loi de causalité, incapables d'observer les choses réelles et uniquement tournés vers les illusoires « participations mystiques » ?

De Tylor à Hobhouse on a répété que l'individu, chez les primitifs, était absorbé par le groupe social, et que la conscience d'une personnalité nettement distincte n'arrivait pas à se former chez lui. Ce n'est là qu'une vue superficielle. Il faudrait au moins reconnaître que le groupe social a, lui, une originalité très accusée. La plus grande difficulté que l'on éprouve, par exemple chez les Bantous du centre africain, quand on leur inculque le devoir universel de la charité, est précisément de leur faire comprendre que celle-ci passe au-dessus de toutes les limites des tribus. « Pourquoi devrais-je l'aider ! c'est un Muyaka », dira

tranquillement un Mulunda. En revanche, à l'intérieur de son clan ou de sa tribu, le primitif garde très nettement et défend de son mieux son originalité personnelle. L'observateur hâtif peut s'y tromper, et estimer que tous ces primitifs se ressemblent, mais le code de morale individuelle est très développé chez eux tous ; et les sentiments de jalousie, de rivalité, de haine parfois féroce, tout comme ceux de l'amitié, du respect filial, de la pitié — ces sentiments qui ne pourraient exister chez des individus sans conscience personnelle accentuée, font en réalité la vie interne de la tribu (1). Tout le folk-lore proverbial est là pour témoigner combien est intense chez le primitif la crainte du ridicule, la promptitude à saisir le côté comique d'une situation ; combien il juge les individus différents les uns des autres, analysant leurs caractères, décrivant leurs ruses et leurs déconvenues, mettant en scène de vastes histoires, dont les personnages sont tous très vivants et très réels. Bien plus, le folk-lore animalier — qu'il s'agisse des Santals, des Malgaches, des Bantous, des Peaux-Rouges, des Bushmen — est, comme nos fables populaires, bourré de *types*, qui sont de vrais caractères. Nous savions que dans Ésope le renard est l'individu rusé, et légèrement hâbleur, que le bouc est dupé, que le mouton est le faible, innocent et victime, que le loup est un brutal criminel et le lion un souverain majestueux. Les mêmes conventions, dans une faune différente, existent chez tous les primitifs dont on a pu codifier le folk-lore animal. Il leur serait impossible de donner un caractère aussi nettement humain à la gazelle, au crocodile, à l'opossum, au castor, à la tortue, au serpent, s'ils ne l'avaient pas observé avec beaucoup de finesse chez leurs voisins de clan ou de tribu. C'est de l'expérience psychologique humaine qu'ils ont transférée à leurs types d'animaux.

Il faut même aller plus loin. « L'antique affirmation d'après laquelle le primitif est incapable de penser l'abstrait est une de ces généralisations superficielles, léguées par l'évolutionnisme brutal des années 1870 » (2). Il va de soi

(1) Cf. Radin. *Op. cit.*, § 7 à 40. — (2) *Ibid.*, p. 96.

que l'aptitude à philosopher et le goût de la métaphysique ne sont, dans aucune société, des caractères universellement répandus. Les penseurs sont partout des spécialistes, et donc des exceptions, mais ils sont partout, et c'est cela qui importe. Les sociétés primitives n'en manquent pas plus que les sociétés évoluées. En fait, les notions de *Mana* (Mélanésiens) de *tonwampi* et de *Wakam* (Dakota), de *toiora* (c'est-à-dire âme ou pouvoir divin, force de Io ou Dieu, immanente à tout ce qui vit, chez les Maoris) sont des notions hautement abstraites. James Walker a étudié, avec beaucoup de précision, la philosophie très compliquée des Sioux Oglala dans leur danse du soleil (1). S'il est une chose évidente, c'est que cette philosophie existe et qu'elle est aussi abstraite que subtile.

Voici un exemple — entre mille — de la spéculation Oglala. C'est un des plus accessibles. Il nous montre tout à la fois l'observation expérimentale, le raisonnement logique, la généralisation abstraite et la distinction du sujet et de l'objet ; toutes opérations dont le primitif de M. Lévy-Bruhl est radicalement incapable. « Les Oglala croient que le rond est sacré, parce que le Grand Esprit a fait rondes toutes les choses de la nature, excepté les rochers. Le rocher est l'instrument de la destruction. Le soleil, le ciel, la lune sont de forme ronde, comme un bouclier, bien que le ciel soit profond comme un bol. Tout ce qui respire est rond, comme le corps de l'homme. Tout ce qui pousse du sol est rond, comme la tige de la plante. Puisque le Grand Esprit a fait toutes choses rondes, les hommes doivent considérer le cercle comme sacré, car il est le symbole de toutes les choses dans la nature, sauf le rocher. C'est aussi la figure d'un cercle qui marque le bord du monde et donc le symbole des quatre vents qui y voyagent. Le cercle est donc aussi le symbole de l'année. Le jour, la nuit, la lune vont en rond au-dessus du ciel. Donc le cercle est un symbole de ces divisions du temps, et par là le symbole de toute espèce de temps. C'est pour ces motifs que les Oglala font leurs

(1) *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, xvi. Part. II.

tipis circulaires, leurs campements circulaires et qu'ils s'assiéent en rond à toutes leurs cérémonies. Le cercle est donc ainsi le symbole du *tipi* et de la tente. Quand quelqu'un trace un cercle comme dessin d'ornement et qu'il n'est pas divisé, il faut le comprendre comme symbole du monde et du temps » (1).

Il est superflu de faire remarquer qu'un seul de ces discours philosophiques (il s'agit ici de Sioux) suffit à ruiner par la base toute la théorie de M. Lévy-Bruhl. Mais de pareilles philosophies, loin d'être rares, abondent chez le primitif. Les Maoris ont des systèmes raffinés pour expliquer l'origine de la conscience en cinq étapes, les Hawaïens pour expliquer l'origine de la nuit. Il faudrait tout citer, car ce sont tous les témoins de la *sagesse* séculaire des primitifs qui s'insurgent contre les généralisations sommaires de M. Lévy-Bruhl. Voici pour finir un chant de prière Néo-Zélandais. C'est l'invocation que le prêtre maori, chargé de l'instruction de la jeunesse, récite sur la tête de ses pupilles, avant de commencer la leçon matinale. On verra si vraiment il y manque la « distinction du sujet et de l'objet, la perception de la personnalité, l'intelligence de la vie, le goût du savoir, etc. ».

Entre profondément, pénètre jusqu'aux véritables origines
Dans les sources mêmes de toute connaissance
O Io (= Dieu), ô face cachée.
Laisse-toi prendre comme dans un grand et long filet au plus profond des secrets de leurs oreilles.
Dans leur désir, dans leur persévérance, à eux tes enfants, tes fils.
Répands sur eux ta mémoire, ton savoir.
Demeure dans leur cœur, dans les racines des commencements,
O Io le savant, ô Io le déterminé,
O Io qui t'es fait toi-même.

Que le primitif soit difficile à comprendre, c'est bien sûr; qu'il ne soit pas un enfant, c'est l'évidence ; mais qu'il soit incompréhensible parce qu'il est plongé dans le prélogisme et dans les prénotions, c'est une de ces affirmations pernicieuses, à laquelle la vraie science est totalement étrangère. Nous n'avons pas voulu dire autre chose.

PIERRE CHARLES, S. I.

(1) *Ibid.*, p. 150.